

Moi, autre même

« Si vous mourez pendant les vacances, comment je le saurai ? » La patiente qui s'interroge ainsi sur le ton de la déréliction n'attend pas de réponse. Non qu'elle anticipe à cet instant un refus de l'analyste, mais sa question comprend en elle-même l'impossibilité qu'il y soit répondu. Une question moins inquiète de l'objet qu'assurée de sa perte, voire de sa disparition.

Première image, celle de cette patiente ; premiers mots, ceux de la perte... Quelque chose d'elle rimait avec conflit et identification mais l'ordre qu'elle leur imposait remaniait la perspective : moins le conflit des identifications que « le conflit dont l'identification est la tentative de solution ». La formule est approximative, elle indique cependant assez bien le fil que j'ai suivi.

L'identification et l'expérience subjective de la perte sont des inséparables. Sous l'angle qui depuis Freud nous est le plus familier, l'identification opère dans le moi le rétablissement d'un objet qui « s'est perdu ou a été abandonné¹ ». Affaire de dédommagement donc. Si l'on songe que la perte, loin d'être un des destins possibles de l'objet parmi d'autres, est

constitutive de celui-ci (la rencontre de l'objet est toujours une histoire de retrouvailles), on soutiendra volontiers que les deux dimensions : investissement et identification, posséder et être comme, plutôt que de s'exclure ou de se succéder, ne demandent qu'à entretenir leurs effets. L'espace pour l'identification est ainsi inscrit au cœur même de la pulsion, là où quelque chose d'elle s'oppose à la pleine satisfaction, là où l'objet se perd.

De ce travail d'identification, entendu comme élaboration psychique de la perte, quel peut être le moteur sinon ce que la perte engendre, c'est-à-dire l'angoisse, ce moment de détresse où le moi est assailli par ce qui, du dedans, le déborde. À spécifier l'angoisse en question, dont l'identification est le rejeton, ce n'est pas simplement comme angoisse de séparation ou d'abandon qu'il faut l'entendre (sauf à effacer l'empreinte libidinale), mais comme angoisse devant la perte d'amour de l'objet. On sait que Freud, dans *Inhibition, symptôme et angoisse*, « échouant » dans une certaine mesure à contenir l'ensemble de la théorie de l'angoisse sous le chapitre de l'angoisse de castration, désigne l'angoisse de perte d'amour comme la variante féminine de l'affect. La présence forte dans les cures de femme de la menace d'être abandonnée par l'objet, de l'inquiétude de ne jamais le retrouver, voire de l'appréhension que l'analyse signe sa perte, ces craintes font à cette remarque un écho immédiat.

La conséquence théorico-clinique d'une hypothèse qui fait de l'angoisse de perte d'amour l'angoisse féminine, est d'abord d'imposer le constat que le complexe de castration se révèle impuissant à cerner (à symboliser) la féminité, à fournir à l'angoisse un motif même si ce n'est pas faute d'essayer. C'est ensuite d'« archaïser » la féminité, tant il est vrai que l'angoisse de perte d'amour de l'objet, Freud en convient, est celle du nourrisson (quel que soit son sexe), avant de pouvoir être dite féminine.

La suite de ce qui se conjugue ainsi entre angoisse, identification et féminité est quasiment syllogistique : si l'identification répond à la perte d'objet et si l'angoisse devant cette perte et la féminité ont partie liée, il faut s'attendre à ce que féminité et identification présentent également quelque affinité. « Chez les femmes qui ont eu beaucoup d'expériences amoureuses, écrit Freud, on croit pouvoir mettre en évidence les reliquats de leurs investissements d'objet dans leurs traits de caractère². » Où le caractère féminin se définit comme un catalogue des pertes ; mélancolique dans son

principe, sinon toujours dans sa manifestation. La femme, ou la féminité, offrirait de façon privilégiée à l'objet la possibilité de laisser sa trace. Plus radicalement, et au-delà de ce que Freud est prêt à soutenir, on peut s'interroger sur l'éventuelle complicité qu'entreprendrait l'acte psychique de prendre l'autre, l'étranger en soi, au-dedans, de se l'approprier jusqu'à éventuellement en dissoudre l'altérité, s'interroger donc sur la complicité que l'identification, ainsi héritière du fantasme d'incorporation, entreprendrait avec la féminité. Cette question est le pendant d'une autre interrogation : en quoi est-il légitime de dire *féminine* l'angoisse de perte d'amour ? L'affirmation de Freud reste en effet non explicitée. Si vous le voulez bien, laissons là cette question pour la retrouver en fin de parcours.

L'assassin de John Lennon, lui qui tua John Lennon parce qu'il se prenait pour lui, John Lennon, donne le terrible exemple de la force de destruction de l'identification, quand elle se confond avec l'aliénation. À l'autre extrême psychique, celui non plus de l'aliénation mais des processus de différenciation du moi, de son autonomisation progressive, l'identification joue cette fois un rôle proprement constructif, en tant qu'elle consomme la perte.

Au-delà de cette diversité, jusqu'à l'éparpillement, propre à la problématique de l'identification, reste ce qui en caractérise l'opération. Idem c'est le même. Le travail de l'identification est engendrement du même et, si l'on tient à conserver l'oralité comme paradigme d'un tel travail, d'une telle alchimie, c'est autant l'assimilation que l'incorporation qui en donne le ton³ : *assimilare*, convertir en semblable. La dynamique de l'identification côtoie ainsi celle de la connaissance (théorisation psychanalytique comprise), dans son effort pour ramener l'inconnu au connu. Cela même que je suis en train de soutenir et d'essayer de théoriser doit probablement quelque chose à l'étrange impression que me fit cette phrase : « Si vous mourez pendant les vacances, comment je le saurai ? » Non seulement parce que moi non plus je n'en saurai rien, mais, plus étrange encore, parce que ma première réflexion fut celle-ci : « C'est vrai que je ne pourrai pas la prévenir, je n'ai pas son adresse. »

Le dédommagement, la restauration du moi en laquelle consiste l'identification se fait aux dépens de l'écart qui tient l'objet à distance (et, à dire vrai, en assure l'existence), se fait en réponse à l'altérité, à l'objection de l'objet (pour reprendre un jeu de mot déjà utilisé) et au-delà à la

déliaison pulsionnelle inhérente à la perte. Le paradoxe de la notion d'identification, tout entière comprise sous le signe du même, est de désigner en contrepoint l'excès inconciliable de l'autre, le primat de l'intersubjectivité (toute identification est identification à une relation), un primat que la dynamique identificatoire contredit ou masque en faisant du moi le centre du monde.

C'est paradoxalement d'autant plus vrai lorsqu'on soutient le caractère originel de l'identification par rapport à l'investissement d'objet. Être avant avoir. À quelle impérieuse nécessité répondrait un travail du même aussi précoce ? C'est un jour de juin 1938, à Londres, que Freud âgé de 82 ans, chassé de son territoire, mobilisé par son cancer de la mâchoire autrement que peut l'être le poète par le trou de la molaire, que Freud donc note sur son carnet cette phrase somme toute très folle, qu'en vieillard face à l'injure narcissique par excellence, face à la mort, il « prête » au nourrisson : « Je suis le sein⁴ ». Narcissisme et identification primaires sont deux façons de dire la même chose. La démesure du premier, sa toute-puissance, son extension jusqu'aux limites du monde, de l'environnement parental, comment les comprendre ? Comme un état, une donnée première, un être-là, continuité sans rupture d'une vie dans le giron elle-même présentée comme le modèle sphérique de parfaite autosuffisance ? Une telle représentation est elle-même fille du narcissisme et renoue avec les apories de la tradition parménidienne de la philosophie occidentale, dont elle n'est peut-être que la version psychologisante. Certaines formulations de Freud sur le narcissisme primaire sont l'écho lointain de ce que Parménide affirmait de l'Être-un : « Semblable à la masse d'une sphère bien ronde de toutes parts, de force égale en tous sens à partir du centre⁵. »

Sur un mode plus empirique, on ne peut séparer l'expansionnisme identificatoire du nourrisson de l'état de déréliction dans lequel le laisse sa prématuration. La toute-puissance donne la mesure inversée de l'impuissance à s'aider lui-même du très jeune enfant. L'unité que l'identification s'efforce de « rétablir », indissociablement de la visée pulsionnelle narcissique : ne faire qu'un, cette unité n'a jamais existé. On évoquera bien les joies de la vie fœtale, elles paraissent, pour parodier Masud Khan, largement rétrospectives.

Ajoutons que la réponse narcissique à l'état de détresse ne peut prendre corps que sur fond de soins et de présence psychique appropriée de la part du monde adulte. Ce que Winnicott a précisé à travers la notion de préoccupation maternelle primaire⁶. Une telle notion rappelle qu'un « je suis le bébé » chez la mère précède et permet un « je suis le sein » chez l'enfant. Poser « je suis le sein », c'est déjà commencer à se prendre pour un autre, même si c'est en toute méconnaissance. Cet empire du même contre l'altérité, en ce qu'il ne cesse d'abolir ce qui pourrait distinguer un dehors d'un dedans, participe d'une *perte de réalité*, d'une entrave à la constitution de l'objet. Sur l'une de ses faces, l'identification maintient certes quelque chose de l'objet au-delà de sa perte ; sur l'autre, au cœur de son opération, elle dissout l'objet en tant que tel en abolissant la distance qui le sépare du moi. Ces deux grandes voies, objectale et narcissique, l'enfant à la bobine les illustre à travers les deux jeux auxquels il se livre⁷.

Retour à la bobine donc, même si l'on hésite à accabler ce pauvre enfant d'un commentaire de plus, lui qui croule déjà sous les gloses.

De la contrainte à l'élaboration psychique à laquelle cet enfant est soumis, la dialectique du *Sophiste* (238,c, d, e) permet de se faire une représentation approximative :

L'étranger : Le Non-être, en lui-même et par lui-même, il n'est possible à bon droit ni de l'énoncer, ni d'en parler, ni de le penser... au contraire, il est impensable, aussi bien qu'informulable, qu'inénonçable, qu'inexplicable.

Théétète : Parfaitement.

L'étranger : Extraordinaire garçon que tu es ! ne réfléchis-tu pas que, par le seul fait que nous nous sommes exprimés comme nous l'avons fait, le Non-être vient aussi placer celui qui le réfute en une telle impasse que, lorsqu'on entreprend de le réfuter, on se contredit forcément soi-même à son sujet ?

Théétète (qui n'a pas inventé la bobine) : Parle plus clairement.

L'étranger : Quand je déclarais le Non-être inénonçable, inexprimable, inexplicable, en le faisant j'affirmais l'existence du Non-être, tu me suis ?

Théétète : Je te suis.

Le vertige qui nous saisit à essayer de suivre la dialectique platonicienne de l'Être et du Non-être, du même et de l'autre, donne la mesure du travail de pensée à accomplir par l'enfant affronté à un chaos comparable : le Non-être est, ma mère *est/absente*. Moment fécond ou catastrophique (au gré des destins singuliers et de l'intensité du trauma), qui confronte la psyché naissante à l'obligation de penser l'impensable.

La tâche a beau être terriblement ardue, notre bambin s'en sort plutôt bien. À dire vrai, il s'en sort deux fois, trouvant deux issues divergentes dont seule la première supporte pleinement l'hypothèse de l'Être du Non-être, ou, traduite dans notre patois psychanalytique : l'hypothèse de l'objet, perdu sans être détruit. Cette première manière est celle du jeu à la bobine qu'il n'est pas nécessaire de redécrire. S'y déploie une double symbolisation, entre jeu et langage. Les premiers mots-onomatopées prononcés sont ceux d'un enfant très saussurien qui sait à sa façon que la langue est un système de différences, que « fort » ne reçoit sa valeur que de son opposition avec « da ». Chacun a en tête les pages de Lacan sur la question⁸. Ce jeu peut tout aussi bien être dit celui de la constitution de l'objet, un objet mené jusqu'à sa perte, une perte qui ici le fait *être*, quand ailleurs, dans l'excès de la psychose infantile, elle le détruit.

On aurait cependant tort de tenir le jeu à la bobine pour un partage tranquille entre le moi et l'autre. L'objet n'est constituable qu'à conserver de l'autre une altérité dégradée. L'identification, le travail du même, est au principe de l'opération. En effet, les représentations de la mère et de l'enfant, de ce qui les relie (entre amour et haine), se retrouvent aussi bien du côté de l'enfant joueur (à la fois maître du jeu et spectateur subissant l'alternance présence/absence) que du côté de la bobine (à la fois enfant-perdu-par-la-mère et mère-perdant-l'enfant)⁹. Pour que l'on puisse se permettre de penser : « une de perdue, dix de retrouvées », il faut bien que les figures du même, la libido narcissique qui les sous-tend, se soient immiscées au sein de l'objet ; il faut bien que Narcisse ait circonscrit les risques de la perte en désolidarisant l'objet de la singularité d'un quelconque autrui.

À peine introduit dans la théorie, le narcissisme menace de s'en emparer. Si Freud s'attache à distinguer un choix d'objet par étayage du choix d'objet narcissique, c'est aussitôt pour souligner ce que le premier (le non-narcissique) doit à la surestimation sexuelle, dont la source est dans le

narcissisme originaire de l'enfant¹⁰. Pour une part, l'envahissement de la théorie par le narcissisme est le juste retour de l'emprise du narcissisme sur Psyché ; une emprise qui va jusqu'à bâtir une éventuelle *inaccessibilité* (à l'analyse comprise).

La question demeure néanmoins de pouvoir repérer ce qui ressort de la description d'une psychogenèse, de ce qui ne serait que la variante théorique du fantasme d'auto-engendrement (depuis le narcissisme anobjectal de Freud jusqu'au Moi grandiose de Kohut). Le comble du narcissisme, de la toute-puissance qu'il secrète, est d'effacer sa propre genèse.

L'empire une fois concédé à Narcisse, il n'en demeure pas moins précieux de pouvoir distinguer entre les objets. Le narcissisme en marque certains plus que d'autres. Ainsi l'Albertine disparue, puis effacée, de la *Recherche du temps perdu*, dont Marcel se demande, en en revoyant la photo, comment il a bien pu aimer cette femme-là. Ou encore ce qu'indique ces deux façons de regarder une femme que l'on croise dans la rue : la première qui consiste à la regarder, la seconde qui guette dans sa pupille si elle vous regarde. De quelle manière l'enfant à la bobine regarda-t-il les femmes ? on n'en sait rien. Il semble cependant s'être ouvert les deux possibilités. En marge du jeu à la bobine, il y a en effet celui du miroir.

« Un jour où sa mère avait été absente pendant de longues heures, elle fut saluée à son retour par le message *Bébé o-o-o-o*, qui parut d'abord inintelligible. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que l'enfant avait trouvé pendant sa longue solitude un moyen de se faire disparaître lui-même. Il avait découvert son image dans un miroir qui n'atteignait pas tout à fait le sol et s'était ensuite accroupi de sorte que son image dans le miroir était " partie " (*fort*)¹¹. »

D'un jeu à l'autre, le déplacement est à certains égards considérable. L'objet a cédé la place au double spéculaire. Sur le modèle traumatique-abréactif, dont Freud retrouve le vocabulaire, le jeu à la bobine est une élaboration de la perte, intégrant celle-ci au cœur de l'expérience, tolérant (refoulement aidant) que « je » puisse être un autre. Avec le jeu du miroir, la symbolisation est celle de la dimension autodestructrice elle-même, quand « je » joue sa propre disparition, faisant alterner un « je n'est plus » avec un « je est (comme) je ».

L'abîme franchi peut se mesurer aux atteintes portées au langage. Fort/da, ces deux adverbes de lieu ont valeur de déictiques. Ils font en effet partie de cette catégorie de signes « vides », non référentiels par rapport à la « réalité », toujours disponibles, et qui deviennent « pleins » dès qu'un locuteur les assume dans chaque instance de discours¹². Émile Benveniste a montré que ces signes « vides » sont la condition de possibilité de la communication intersubjective en offrant à tout un chacun la capacité de s'emparer à son tour de la langue. Or c'est bien une rupture dans la communication qu'introduit le « bébé *fort* », énoncé d'abord reçu par la mère comme inintelligible. « Si chaque locuteur, écrit Benveniste, pour exprimer le sentiment qu'il a de sa singularité irréductible, disposait d'un « indicatif » distinct [ici *bébé*, dont la valeur est celle d'un nom propre], il y aurait pratiquement autant de langues que d'individus et la communauté deviendrait strictement impossible¹³. » De fort/da à bébé/fort, on passe de la communication à l'écho, du dialogue (tout au moins de sa possible ouverture) au soliloque. Le premier jeu voit naître la langue, le second la replie sur elle-même. L'enfant à la bobine court le risque d'avoir sans cesse à redécouvrir qu'il n'est d'objet que perdu. L'enfant au miroir opère un resserrement narcissique qui fait du moi toute la scène pulsionnelle. De la bobine au miroir, l'autre change de visage ; il est ce je *n'ai pas* dans le premier cas de figure, il est ce que je ne *suis pas* dans le second. Les représentations de la castration s'efforcent de baliser le premier registre, celui de l'avoir. L'absence, le néant, le vide tentent de « figurer » le second, celui de l'être. Au-delà du soliloque, le silence guette l'enfant au miroir : le glissement de l'opposition enfant-bobine à la duplication spéculaire est un glissement vers l'Un, vers l'indicible. En effet, comme y insiste l'Étranger du *Sophiste*, dire « Un » c'est déjà trop, car poser le nom d'Un distinct de la chose c'est penser deux. Silence donc. Que l'on songe à la façon dont certaines œuvres littéraires, parmi les plus grandes, se sont laissées gagner par la tentation de la rareté, voire par l'interruption silencieuse.

Certes, tout cela mériterait nuance ; notre cher bambin ne tente pas de traverser le miroir, le double lui convient qui maintient encore un écart minimal *dont il joue*. Son jeu, gouverné par l'identification narcissique à la mère-disparaissant peut bien effacer les traits de celle-ci, c'est encore à elle qu'il le dédie quand elle rentre enfin, après de longues heures d'absence. Bref, notre bébé n'est pas psychotique, il explore simplement un chemin de repli pour les jours de traumatismes difficiles. L'enfant à la bobine élabore la

perte de l'objet, il se joue du tragique et ne se résigne pas à être « d'un inutile amour trop constante victime ». Le moi de l'enfant-miroir pare à sa propre perte, il se joue de la folie, de celle qui emporte Dorian Gray de l'autre côté du portait. Ce faisant, l'enfant quel qu'il soit, indique l'horizon narcissique de toute identification, ce que notait Bion ; horizon narcissique, en tant que l'identification est du moi, qu'elle en sert les intérêts libidinaux¹⁴.

On peut tenter, dans une topique de l'identification, de suivre l'accentuation narcissique de la bobine au miroir. À l'heure de la bobine, l'identification vient *après* objet-perdu. À l'heure du miroir, elle se situe *entre* objet et perdu (entre mère et absente), contre la conjonction de ces deux termes. La première identification répond par un dédommagement à une perte, la seconde s'oppose à l'impensable de la perte. La première identification tolère le conflit, l'inconciliable au cœur même de l'objet. La seconde s'y refuse, et menace l'existence de l'objet par la même occasion.

De la bobine au miroir, l'enclos narcissique se referme, jusqu'à éventuellement dessiner la voie des investissements ultérieurs : l'amour du même, c'est-à-dire d'un « objet » qui garantisse contre la réouverture traumatique à l'autre. L'amour ou la haine, cette haine primitive¹⁵, aussi inséparable du moi narcissique que peuvent l'être recto et verso d'une même feuille. « Je suis seul, je suis moi, je suis vrai... je vous hais¹⁶. »

Entre le monadisme narcissique et l'ouverture douloureuse à l'objet, les représentations du double s'efforcent de se tenir en un point instable, pas tout à fait à mi-chemin. « Ce n'est pas dans cette pièce que vous m'avez d'abord reçue, c'était dans un bureau symétrique ? » La patiente qui avouait ainsi son étonnement, venait de s'allonger pour la première fois sur le divan, après deux entretiens préliminaires, où, dans le fauteuil, elle avait occupé une position inversée. Ces quelques mots furent les premiers d'une longue série mêlant la confusion de la droite à la gauche à la répétition des histoires de jumeaux (littéraires et cinématographiques) en passant par des rêves où, se découvrant dans un miroir, elle ne se reconnaissait pas tout à fait (« comme après chez le coiffeur »). L'engagement de l'analyse participait lui-même de ce dispositif spéculaire. C'est une amie, aussi proche que semblable, avec qui elle avait longtemps partagé le même appartement, qui lui avait donné mon nom, qu'elle tenait elle-même de sa propre analyste.

Pour cette jeune femme qui souhaitait faire une analyse avec une femme, le fait d'avoir choisi un homme m'était apparu de bon augure (mais n'est-on pas toujours porté à interpréter comme de bon augure le choix dont on fait l'objet ?). Il semblait correspondre à un premier dégagement par rapport à la demande initiale ; voire à un premier ébranlement du processus d'élaboration. Il s'avéra, au fil de l'analyse, que la logique inflationniste, englobante du double n'avait pas dit son dernier mot : d'une certaine façon, je portais comme elle un double prénom ; quant à mon prénom lui-même, il se révéla être la version masculine du prénom de sa mère. Je pus assez rapidement m'en convaincre : ma manière de parler à voix plutôt basse, tout comme elle, participait du jeu de miroir auquel elle me conviait. Pour faire bonne mesure, ajoutons les silences : avant de venir me voir, elle avait tenu trois ou quatre mois avec une analyste qui la recevait une fois par semaine pendant 5 ou 10 minutes et qui lui avait brutalement fait savoir qu'on n'était pas là pour se taire : « Une psychanalyse, c'est une cure de parole, pas une cure de silence ! » Ma tolérance à ses longs silences lors des entretiens préliminaires n'avait pu que retenir celle à qui la question : « le silence a-t-il un sens ? » avait valu sa meilleure note de philo et qui dira pouvoir passer deux à trois heures dans un fauteuil, à ne rien faire, à ne rien dire.

Le registre du double ne concernait pas les seules représentations, il touchait également aux modalités du fonctionnement psychique. Je me souviens de quelques-unes de mes pensées de début d'analyse, redevables à mon insu à la logique réflexive : qu'elle était douée pour l'exercice, que je l'imaginais volontiers devenir un jour analyste... Nous sommes accoutumés à isoler dans le propos du patient un signifiant brisant le suspens de notre attention. Là c'est plutôt comme si tout le matériel proféré s'offrait à la saisie, dans une présence aussi constante qu'élégante du double sens.

Je fus rapidement séduit par une parole où régnaient l'allusion et la discrète métaphore, sur un mode assez proche de ma façon d'énoncer l'interprétation. Jusqu'au jour où il fallut se rendre compte qu'à cette parole aussi légère dans sa forme que riche dans sa signification, ne correspondait chez la patiente aucune appréhension privilégiée des représentations inconscientes. En maintenant l'équivoque et le double sens, mes propres interventions demeuraient formellement homogènes au

discours manifeste, sans rien en défaire, en analyser. C'est à marquer le sens propre, à mettre les points sur les i que l'interprétation put retrouver ses effets de déliaison.

Sans véritable surprise, il fut possible de mettre en relation le règne du double sur la psyché et les modalités particulières du lien entre mère et fille. « Quand elle pleure, je pleure, j'éprouve la même chose, même si je ne sais pas pourquoi. » Le double témoignait à la fois d'une différenciation minimale (double cela fait deux, même si c'est dans la duplication) et d'un excès de la perte débordant les capacités d'élaboration en termes de séparation, de substitut. Enfant, en colonie de vacances, elle avait le sentiment qu'il lui fallait maintenir sans rupture l'image de sa mère (immobile, figée au même endroit, au milieu du salon) afin d'éviter de la voir disparaître. Lors d'une séance de reprise, après une semaine d'interruption, elle fit le récit de cinq rêves survenus pendant cette période, presque un par jour, dont j'étais à chaque fois l'un des personnages – à noter cependant ici la double fonction de ces rêves : leur continuité maintenait une présence, soulignait le déficit en identification ; mais le rôle de malade ou d'absent que j'y jouais à l'occasion témoignait d'une première symbolisation de la perte et d'une ouverture potentielle sur le processus identificatoire.

L'économie psychique du double est elle-même double : sur l'une de ses faces, elle évoque ce que Freud décrivait comme une « régression à des époques où le moi ne s'était pas encore nettement délimité par rapport au monde extérieur et à autrui¹⁷ ». Mais sur son autre face, elle constitue la solution apportée à un processus traumatique de différenciation et assure au moi une cohésion minimale¹⁸, modalité de l'identification qui signe en quelque sorte l'impossibilité de celle-ci.

Le contenu des représentations entre mère et fille correspondait lui aussi à ce que l'on pouvait attendre. Derrière la répétition insistante des identifications spéculaires, se profilait à l'horizon l'image d'une mère engloutissante, dissolvante pour la psyché de l'enfant, silhouette fixe dans le miroir (« je n' imagine pas ne plus voir ma mère ») à laquelle est suspendue sa propre existence. L'ambivalence ne faisait pas défaut, transitant cependant par des représentations détournées. Pour avoir activement participé à l'« accouchement » d'une jument, la patiente releva deux choses : qu'il était faux de prétendre que jamais la mère ne marchait

sur son petit ; qu'il était également inexact d'affirmer que la femelle mangeait toujours le placenta (représentation millénaire du double s'il en est). Je lui fis remarquer (exemple de point sur les i) que c'était quand même beaucoup demander à une femelle seulement herbivore. Précisons que la mère de cette patiente était gynécologue et militante du mouvement « Laissez-les vivre » ; on serait angoissé à moins.

Là où règne le double, notait Freud, on ne sait plus très bien à quoi « s'en tenir quant au moi propre¹⁹ ». L'enfant au miroir n'en était pas si loin qui criait « bébé o-o-o-o » à l'arrivée de sa mère. C'est le paradoxe d'une problématique narcissique que d'imposer au sujet de vivre sous le coup menaçant d'un envahissement par les figures de l'altérité. Au-delà d'un « je est je », d'un monadisme forcené, il y a le risque de l'aliénation : un autre est je. Alors que Marie-Laure (prénommons ainsi notre patiente) était opérée en urgence de l'appendicite, sa mère téléphonait en catastrophe à la clinique pour demander que l'on prenne bien garde de ne pas lui enlever les ovaires. Confusion des limites corporelles et des angoisses qui interroge sur la source de l'identification spéculaire. Une telle identification résulte moins de l'appropriation d'un trait, d'un indice de l'autre, qu'elle n'épouse une forme totalisante. Elle invite à se demander quel est le moi qui se dédouble : « je lui demande de me parler de moi, elle me parle d'elle. »

La participation du narcissisme, d'un pulsionnel archaïque, à ces représentations de la duplication mère-fille, voire de la lignée des femmes sur le modèle des poupées russes (objet affectionné par cette patiente), cette participation est presque une évidence. Or cette évidence, ce trop de clarté ne laisse pas d'être en lui-même étonnant et pose la question du statut de représentations qui, pour paraître dire le plus intime, ne sont pas enfouies mais affleurent dans le propos, sans qu'il soit nécessaire de les déceler. Quand j'évoque la « mère engloutissante », je ne dis rien d'autre, ni de plus, que la patiente elle-même : « ma mère engloutit tout, on lui parle mais ça ne résonne pas. » Il est d'ailleurs frappant, à lire certains écrits psychanalytiques sur le lien précoce entre mère et fille, de voir les auteurs faire théorie de la parole même des patientes. On parlera de duplication, de redoublement, d'enveloppement, etc., citations conformes de femmes en analyse à l'appui.

On peut concevoir que pour une fille, pour une femme, la parenté qu'entretiennent l'identification, comme travail du même, et les

représentations maternelles, que cette parenté entre le même et la mère grève leur lien d'un poids particulier. L'engendrement de la fille par la mère tient de la mitose, image du double entre toutes, avec ce qu'elle contient en puissance d'enfermement narcissique. Le gouffre qui s'ouvre sous les pas d'une femme quand la saisit la pensée : « je suis, je deviens comme ma mère », ce gouffre n'a guère d'équivalent masculin. Entre le fils et la mère, il y a, au-delà de la donnée immédiate de l'altérité des sexes, la réécriture du « comme ma mère » dans les termes du complexe de castration et de l'angoisse qui lui est associée. L'écart par rapport à la confusion identificatoire est ainsi à la fois creusé et déplacé. Chez la fille aussi, le complexe de castration tente bien de réécrire l'histoire mais, encore une fois, sans parvenir à circonvenir l'angoisse.

Dans le cas de Marie-Laure, le « je suis comme ma mère » fait partie du matériel manifeste. Faut-il en conclure que le gouffre de la confusion identificatoire ne la menace pas ? Ce n'est pas mon sentiment, il s'en faut. Se pose dès lors avec insistance la question du statut de ces représentations dont le même est l'élément. Mon hypothèse est qu'ici la *conscience* défend contre la *vérité*. Nous ne sommes pas dans l'inconscient en plein jour de la psychose. Parler de clivage ne serait guère plus satisfaisant, n'ayant pas affaire ici à la séparation étanche de deux groupes de représentations s'ignorant l'un l'autre. Une façon de détourner la question serait d'en revenir à l'opposition du manifeste et du latent. En passant de la « mère qui engloutit » (de la patiente) à la mère engloutissante de la théorie analytique on se ferme sans doute une voie d'interprétation. Que cachent ces propos qui évoquent consciemment la confusion, et d'une certaine façon y consentent ? L'ambivalence, l'entrelacement de l'amour et de la haine sont inhérents au processus même de l'identification. Invoquer de façon répétitive les figures du même permet de masquer ce qui sépare et oppose, d'occulter le conflit et sa destructivité. L'inconscient de l'identification hystérique est ce qui assure la communauté, l'inconscient de l'identification narcissique est ce qui promeut la division et conduit à la perte. Tout ceci est certes à prendre en compte mais nous fait quitter des yeux l'évidence de la confusion et avec elle, le bord du gouffre. Mon hypothèse est donc que Marie-Laure se défend contre une telle représentation annihilante par la *conscience* qu'elle en a. La *conscience* (peut-être faudrait-il dire l'autoperception) de la représentation, me semble être le dernier rempart contre la *vérité* de celle-ci. Que les choses

soient dites ne signifie pas qu'elles soient « aperçues », même si de l'un à l'autre l'écart est ténu. Là aussi, c'est un peu comme se percevoir dans le miroir, « après chez le coiffeur » : se voir, s'identifier, pas vraiment se reconnaître.

Dans le continuum des figures du double caractérisant cette cure, intervint une première rupture, une première effraction. À entendre par là ce qui fit événement, saisissant la parole de la patiente à la manière du refoulé quand il fait retour. La prolifération des représentations du double débordait largement le couple mère-fille : en direction des amies, de la lignée. Elle avait noté que son prénom répondait à celui de la tante maternelle, Flore, à celui de la grand-mère maternelle, Éléonore. La tante était morte d'un cancer. En patiente attentive au travail du double, elle avait remarqué que 9 mois séparaient la mort de cette tante de la naissance de sa propre sœur aînée. Un jour où elle évoquait les souvenirs maternels concernant la disparue, les pleurs qui en accompagnaient le récit (« comme si elle était morte hier »), elle dit :

« Ma mère avait 4 ou 5 ans de plus qu'elle, je n'arrive pas à imaginer ma mère en sœur aînée.

— Plutôt en jumelle ?

— ... oui, elles partageaient les mêmes goûts, pensaient de la même façon... », et d'évoquer tout ce qui avait pu les rapprocher jusqu'à presque les confondre.

Moi : « Combien de temps sépare la mort de votre tante de votre naissance ?

— ... 4 ou 5 ans... »

Ouverture d'un abîme... les séances qui suivirent furent douloureuses, mêlant les silences et les souhaits de se lever, de partir avant l'heure. La proximité des grandes vacances ajoutait sa contribution à l'angoisse : « Si vous mourez pendant les vacances, comment je le saurai ? » Psyché travaillait silencieusement et de ce qui s'élaborait alors je n'eus que de rares échos, tel celui-ci, témoignant d'un début d'enquête : « À ma mère, je peux poser des questions (sous-entendu : à propos des 4-5 ans), elle ne se demande même pas pourquoi. »

Sur fond continu d'une production du même, surgissait une figure de l'altérité, représentation enkystée dont elle n'était que le dépositaire ignorant ou trompé ; et trompé d'autant plus absolument que c'est le processus même visant à réduire l'hétérogénéité de la représentation traumatique, c'est-à-dire l'identification, qui la maintenait à l'abri de l'élaboration psychique. Le redoublement identificatoire prenait sa source dans un ailleurs, et non entre mère et fille, du côté de l'objet de l'objet (lui-même double plutôt que tiers).

L'épisode devait ouvrir sur ce que l'on pourrait appeler l'analyse de la mère (à laquelle j'apportais ma contribution), moment de trouble ou de déchirement dans l'homogénéité du duo mère-fille ; lent travail de désidentification par quoi ce qui ne faisait qu'un au point de rester « inaperçu », se révéla composite, redevint étranger.

Le double marque l'échec, ou l'impossibilité, d'un processus d'incorporation-appropriation ; il n'en participe pas moins de l'identification mais d'une identification qui tourne court, à la duplication. Il nous intéresse cependant moins pour lui-même que pour ce qu'il montre : la mère au principe du même. S'il est si difficile de distinguer dans les « premiers temps » identification et investissement, c'est que la source de l'un et l'objet de l'autre sont identiques. Je ferai l'hypothèse que le travail du même porte la marque indélébile de cette donne maternelle initiale. *Le même, c'est la mère....* comme toute formule, celle-ci souffre d'être expéditive. D'abord parce que ce que nous appelons « la mère » est une désignation rétrospective, bien trop synthétique pour rendre compte d'une expérience perceptive, psychique que l'on peut supposer autrement morcelée, riche de représentations qui, pour transiter par « la mère », ne se réduisent pas pour autant au maternel. (Dire le sein au lieu de la mère, passer du total au partiel, ne ferait que déplacer la difficulté d'un cran). Ensuite, parce que plutôt que de soutenir l'équation même-mère, il conviendrait de parler d'un engendrement du même à partir de la relation avec la mère. Les figures du même, qu'il s'agisse du double ou des choix de la libido narcissique, en portent le sceau. On souligne volontiers l'inflation *et* du narcissisme *et* de la mère dans la psychanalyse postfreudienne, sans peut-être suffisamment noter à quel point ces deux volets sont solidaires. Ce n'est pas pour rien que l'image sphérique de l'enfant dans le giron ou celle, « autistique », de l'oiseau enfermé dans la coquille de l'œuf²⁰,

fournissent à l'idée du narcissisme primaire sa métaphore. De cette collusion de la mère et du même, Freud donne un exemple, presque à son insu. Après avoir évoqué les relations entre les représentations du double et le narcissisme originaire, il présente sans transition un cas de retour du même, en soulignant l'impression d'inquiétante étrangeté qui s'y rattache. Il s'agit de l'anecdote bien connue où, déambulant dans le quartier chaud d'une petite ville italienne, il revient aussi inévitablement qu'involontairement vers ce lieu de perdition qu'il fait tout pour fuir. L'anecdote, l'exemple, pourrait bien être encore une fois la chose même. À noter que ce n'est pas n'importe quelle mère (quel même) qui fait ainsi retour, mais celle de l'excès du sexuel²¹.

Le travail de désidentification dans l'analyse de Marie-Laure, travail amorcé par l'événement des « 4-5 ans », la conduisit à dissocier-distinguer les figures féminines et, plus radicalement, porta atteinte à leur unité même. Évoquant la parole vide de sa mère, elle dit : « Elle n'a pas toujours été comme ça, elle a changé quand j'avais 15 ou 16 ans. » Le glissement du « elle » au « je » est l'héritier de la confusion identificatoire, mais ces quelques mots furent surtout l'occasion d'une (ré)ouverture en direction de l'investissement, en direction de l'objet. Marie-Laure évoqua pour la première fois sa relation amoureuse avec quelqu'un de l'*autre* sexe : « À 15-16 ans j'ai connu un type, je voulais partir avec lui en Afrique ; je l'ai dit à ma mère, elle m'a dit qu'il n'en était pas question. »

Le travail de l'identification est à plusieurs facettes. Sous l'angle hystérique, quelque chose de l'investissement d'objet se poursuit au sein même de l'identification. La labilité des identifications hystériques permet au sujet d'occuper tour à tour les différentes positions sur la scène originaire, d'être à la fois l'homme qui arrache la robe et la femme violente. Sous l'angle narcissique, quoique se déplaçant de l'objet vers le moi, la dimension de l'investissement ne disparaît pas pour autant. Freud décrit ainsi un moi en quelque sorte jaloux de l'objet, s'identifiant à lui et se proposant au ça dans ce nouvel accoutrement pour se faire aimer²².

Que quelque chose puisse se maintenir de l'investissement au cœur de l'identification ne doit pourtant pas dissimuler ce qui, en elle, travaille contre l'objet, ou plus précisément contre ce qui le fait tel : d'être distant, perdu et à ce titre menaçant pour l'intégrité du moi, comme peut l'être l'attaque par la pulsion. L'identification peut se révéler aliénante,

destructrice, il reste que dans son processus même, elle est une activité de liaison — liaison à l'autre, liaison de l'autre ; et ce qu'elle n'arrive pas à lier, elle contribue à l'écarter. Identification, narcissisme et refoulement, ces trois registres conjuguent parfois leurs effets, jusqu'à l'indistinction. Lorsque Freud définit le refoulement (ce n'est évidemment pas le seul angle de définition possible) comme le processus qui « consiste en un détachement de la libido d'avec des personnes et des choses auparavant aimées », il en rapproche l'opération du mouvement de clôture narcissique²³. Mais ce qui est dit ainsi du refoulement peut l'être de l'identification, à peu de chose près : le « moi liquide les premiers investissements d'objet du ça (...) en accumulant leur libido dans le moi et en la liant à la transformation du moi instaurée par identification²⁴ ». Pour achever le rapprochement entre identification et refoulement, le tout sur fond de genèse du narcissisme, il suffit d'ajouter : « À cette transposition en libido du moi est naturellement lié un abandon des buts sexuels, une déssexualisation²⁵. » Refoulement et identification se proposent ainsi comme deux façons de répondre au péril pulsionnel. Quand le premier écarte, la seconde digère. Le refoulement crée le retour du refoulé, l'identification le leurre et la similitude.

C'est en des termes proches que je suis porté à comprendre la séquence clinique évoquée. Représentations du double et figures du même constituent chez Marie-Laure un écran identificatoire, un travail du même qui tient à distance les effractions de l'altérité. Que quelque chose s'opère d'une désidentification et (ré)apparaissent certaines représentations de l'autre et, avec elles, de la position féminine. Non que la féminité soit à proprement parler le refoulé de l'identification, elle est plutôt une représentation de ce qui, dans un vocabulaire archaïque, narcissique pourrait se dire en terme d'intrusion, d'effraction, bref de ce qui pénètre Psyché en excédant les capacités symbolisatrices, ou traductives, selon le mot de Jean Laplanche. Lors des entretiens préliminaires, Marie-Laure justifiait ainsi ses longs silences, sa difficulté à commencer, à livrer quelque chose d'elle-même : « J'ai toujours eu du mal avec les introductions » — évoquant par ces mots, avec le génie du double sens qui est le sien, le temps lycéen des dissertations.

La question classique du refus de la féminité dans la cure demanderait à être reprise dans ces termes. La façon dont Freud s'efforce d'en contenir

l'interrogation sur le terrain du complexe de castration n'est pas satisfaisante. Le Freud de 1919, celui d'un enfant *est battu*, ébauchait de la position féminine une représentation qui ne se ramenait pas à « être châtrée », mais se rapprochait davantage de : « être coïtée par le père ». Ainsi entendue, la féminité n'est certes pas le simple synonyme d'une ouverture à l'altérité de l'inconscient, elle en est plutôt une représentation élective, presque une dramaturgie. Il y va, avec la féminité, de la possibilité de tolérer-élaborer ce qui fait intrusion, d'y trouver satisfaction, selon une dynamique du corps et de la psyché inverse de celle, tout en inaccessibilité, qui caractérise le narcissisme.

Nous voilà ramenés à notre point de départ (et de conclusion), celui qui conjugait identification, angoisse de perte d'amour et féminité. Sur la voie de cette articulation, Freud ne s'avance guère. Nulle trace de ladite angoisse dans les deux textes phallogcentrés de 1931 et 1933 consacrés à la féminité. On ne peut pourtant se contenter d'une détermination négative qui dirait « féminine » l'angoisse de perte d'amour, faute d'une réécriture de celle-ci dans le langage de la castration. Les quelques rares mots lâchés par Freud dans *Inhibition, symptôme et angoisse* n'en revêtent que plus d'importance. Plutôt que d'angoisse de perte d'objet, ou de perte d'amour de l'objet²⁶, il est question d'une angoisse de perte d'amour *de la part de* l'objet. Fondamentalement, c'est l'objet qui se perd ; c'est *de son côté* que le processus s'inaugure²⁷.

L'angoisse de perte d'amour de la part de l'objet, angoisse du nourrisson ou angoisse féminine, est le corrélat de la situation primitive de passivité dont sont empreintes les premières expériences libidinales²⁸. La passivité, tel est donc le maillon qui, à mon sens, relie l'angoisse en question et la féminité. Pour des raisons plus idéologiques qu'analytiques, l'articulation féminité-passivité a des résonances péjoratives. Une tradition qui s'enracine chez Freud et Hélène Deutsch n'est pas loin d'assimiler passivité, non seulement à soumission, mais à frigidité. Passivité dépressive d'une petite fille, d'une femme qui, faute de l'avoir, renonce. Bien distincte d'un tel renoncement, la passivité à laquelle je fais ici référence est celle du « but passif » (exemplairement : être pénétré(e)), de la « poussée de passivité », pour s'en tenir aux expressions freudiennes. C'est cette passivité pulsionnelle-là qui est l'héritière féminine de la passivité primitive.

Depuis au moins l'enfant à la bobine, nous sommes habitués à voir se conjuguer identification et retournement de la passivité en activité. Activité et identification épousent volontiers les mêmes dynamiques. Il ne s'agit là, à mon sens, que d'un « temps » secondaire. La première identification, elle, ne se laisse guère distinguer de la *trace* laissée par l'objet. Ce que l'on peut illustrer par l'exemple que Jean-Claude Lavie donne de l'identification en question : « Telle mère, rassurée par le calme de son nourrisson, mais inquiétée par ses cris et venant alors s'occuper de lui, instaure la plainte comme mode d'obtention de la satisfaction, de l'apaisement, de l'amour. À l'inverse, celle rassurée par les cris de son bébé, et que son calme inquiétera, lui inculque, par l'intérêt manifesté, le silence et le retrait comme mode efficace de conquête des satisfactions. » Et J.-Cl. Lavie de conclure : « Le désir de la mère est là non ce qu'elle veut de son enfant, mais ce qu'elle en fait, et le plus souvent à son propre insu. Cela constituera le noyau de l'identification primaire, mode quasi irréductible d'être-au-monde²⁹. » Les formes verbales de l'être, communes à la passivité et à l'identification (être aimé, être comme), sont les indices langagiers de leur parenté. Une parenté que Ferenczi avait notée, sans davantage l'argumenter : « Freud soulignait le fait que la capacité d'éprouver un amour objectal était précédée d'un stade d'identification. Je qualifierai ce stade comme celui de l'amour objectal passif³⁰. » L'ouverture aux traces constitutive de la féminité est à mon sens ce qui permet de soutenir le propos de Freud cité au début, quand était évoquée à propos de la femme l'influence identifiante de l'objet³¹.

On peut admirer à Londres, à la National Art Gallery, un tableau de Velasquez intitulé la *Vénus au miroir*. C'est sinon le seul nu qu'il ait peint, en tout cas le seul conservé. Une vitre protectrice (et ses reflets importuns) sépare malheureusement la toile du spectateur. C'est que l'œuvre est dangereuse plus encore que fragile et, qu'à ce titre, elle a reçu plusieurs coups de couteau au début du siècle. Il est vrai que l'on poignarde beaucoup les tableaux à Londres, le carton de Léonard de Vinci en garde le souvenir. Cette fois c'est une suffragette qui n'a pas supporté ce qui a bien dû être un moment d'identification. Sous la pression de quelle nécessité a-t-elle commis l'outrage (réparable), qu'est-ce qui de l'inconscient en elle s'est trouvé traumatiquement sollicité par le spectacle ? On n'en sait rien, ce qui laisse le champ libre aux hypothèses. Vénus est allongée, elle tient la pose de l'odalisque. Elle tourne le dos au premier spectateur que fut le peintre,

et à nous par la même occasion. Entre l'ire de la suffragette et le superbe fessier qu'il nous est donné de contempler, gageons qu'il y a quelque rapport. Ce point de vue sur la femme est un point de vue d'homme, et pas seulement celui de Velasquez ; un point de vue d'homme sur la femme mais aussi sur la féminité des hommes. Il faudrait pouvoir s'attarder sur les liens inconscients entretenus par une telle perspective avec le « plus général des rabaissements ». Que le rabaissement de l'objet si aimablement présenté ait valu au fessier au moins l'un des coups de couteau, on peut y songer. Il me semble pourtant que si le fessier fut une condition stimulante, elle ne fut pas suffisante. Il y a dans ce tableau un « raté ». C'est ainsi que les historiens de l'art parlent du miroir ou, plus exactement, du visage qui s'y reflète. Le contour en est imprécis, la beauté des traits absente, contrastant vivement avec ce que laisse espérer la majesté du dos. Parce qu'il est volontiers porté à l'idéalisation, l'historien de l'art suggère que la peinture de ce visage pourrait bien être la contribution maladroite d'un élève de l'atelier. Le génie de Velasquez me semble, au contraire, d'avoir su faire de ce miroir une psyché, un miroir de l'âme, d'y avoir inscrit la trace laissée par l'objet et son désir rabaisant. Cela valait bien une protestation au nom de l'égalité. Le poignard, pourtant, va au-delà, comme si le tableau donnait à croire que l'existence elle-même est menacée. Une petite vérification pratique permet de s'en persuader : le miroir est ainsi placé qu'y découvrir le visage de Vénus défie les lois de l'optique. De l'un à l'autre, du visage au miroir, la ligne, celle qui assure l'identité, est une ligne brisée.



NOTES

- * Conférence prononcée lors des Journées de l'Association psychanalytique de France, Vaucluse, décembre 1994.

1. S. Freud, « Psychologie des masses et analyse du moi », *Œuvres complètes (OCF-P)*, XVI, Paris, P.U.F., 1991, p. 52.
2. —, « Le moi et le ça », *OCF-P, XVI, op. cit.*, p. 273.
3. —, *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 88.
4. —, *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F., 1985, p. 287.
5. Platon, *Le Sophiste*, 244 c.
6. D.W. Winnicott, « La préoccupation maternelle primaire », in *De la pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, p. 168 et s.
7. S. Freud, « Au-delà du principe de plaisir », in *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 51 et s.
8. J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », in *Écrits*, Seuil, 1966, p. 379.
9. J. Florence, « Identification et compulsion de répétition », in *Topique*, n° 17, 1976, p. 133.
10. S. Freud, « Pour introduire le narcissisme », in *La vie sexuelle*, Paris, P.U.F., 1969, p. 94.
11. —, « Au-delà du principe de plaisir », *op. cit.*, p. 53, n. 2.
12. E. Benveniste, *Problèmes de linguistique générale*, Paris, Gallimard, 1966, p. 254.
13. *Ibidem*.
14. J. Florence, *L'identification dans la théorie freudienne*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1978, p. 153.
15. S. Freud, « Pulsions et destins de pulsions », *OCF-P, XIII*, Paris, P.U.F., 1994, 2^e éd., p.185.
16. P. Valéry, *Cantate*.
17. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, 1985, p. 239.
18. A. Green, « Introduction à Dostoïevski », in *Le double*, Paris, Gallimard, coll. Folio, p. 23.
19. S. Freud, « L'inquiétante étrangeté », *op.cit.*, p. 236.
20. —, « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », in *Résultats, idées, problèmes I*, Paris, P.U.F., 1984, p. 137.
21. —, « L'inquiétante étrangeté », *op.cit.*, p. 239.
22. —, « Le moi et le ça », *OCF-P, XVI, op. cit.*, p. 274.
23. —, « Remarques psychanalytiques sur un cas de paranoïa », *OCF-P, X*, Paris, P.U.F., 1993, p. 294.
24. —, *Le moi et le ça*, *op.cit.*, p. 289.
25. *Ibidem*.
26. Pas d'angoisse de séparation ou d'abandon qui, chez Freud, ne porte la marque de l'amour (de la libido).
27. S. Freud, « Inhibition, symptôme et angoisse », *OCF-P, XVII*, Paris, P.U.F., 1992, p. 258.
28. —, « Sur la sexualité féminine », in *La vie sexuelle*, *op.cit.*, p. 149.
29. J.-Cl. Lavie, *Qui je?*, Paris, Gallimard, p. 85-86.
30. S. Ferenczi, « Confusion de langues entre les adultes et l'enfant », *Œuvres complètes, Psychanalyse IV*, Payot, 1982, p. 131.